

Ed. de Rouille
P O E S I E S

D E
MONSIEUR

D E
H A L L E R.

TRADUITES DE L'ALLEMAND.



A Z U R I C ;
Chez HEIDEGGER & Compagnie,

M. DCC. LII.

18. Dès que le rude Aquilon a perdu l'empire des airs , dès qu'une sève animée pénètre les plantes , & que la terre s'orne d'une nouvelle parure , qu'un doux Zéphyre lui apporte sur des aîles échauffées dans des climats plus doux ; aussitôt le peuple fuit les vallons , dont la neige s'écoule en formant des ruisseaux d'une eau trouble : il s'empresse à retrouver sur les Alpes l'herbe printanière , qui pousse à peine à travers la glace. Le Bétail qui quitte l'étable , salué avec joie la montagne , ornée pour son usage par le Printems & par la Nature.

19. Aussi-tôt que les Alouettes annoncent la naissance du jour , &

que la lumière du monde nous jette ses premiers regards , le Berger s'arrache aux caresses de son Epouse , qui hait son départ , sans le retarder. Les lents troupeaux de ses Génisses marchent pèsamment devant lui , avec un mugissement joyeux , sur des sentiers couverts de rosée : ils se promènent sans se hâter dans les prairies , où fleurissent le treffle & le sainfoin , en fauchant l'herbe tendre avec des langues tranchantes. Le Berger assis auprès d'une chute d'eau appelle du Cor les échos des environs.

20. Lorsque les raïons obliques allongent les ombres , & que le Soleil fatigué se baisse pour rappeler un repos rafraîchissant , le troupeau rassasié regagne avec un meuglement confus ses gîtes ordinaires. La Bergere salue son Mari , qui la revoit avec plaisir , la troupe empressée des Enfants badine & se réjouit autour de lui , & dès que l'écume du lait est ti-

rée, le couple fatigué va goûter un repas rustique ; l'appétit donne du goût à ce que la simplicité a préparée , le sommeil & l'amour les mènent à leur couche paisible.

21. Quand la chaleur de l'Eté commence à brûler la campagne, & que l'espoir des Peuples meurit dans la couleur blonde des près, le Berger industrieux vole dans les Vallons couverts de rosée, avant même que l'aurore ait doré le sommet des montagnes. Flore est chassée de son aimable Royaume, la parure de la terre tombe sous les coups obliques de la faux, une odeur agréable, composée de mille odeurs différentes, s'élève des rangs émaillés des herbes abattues. Les Bœufs amènent d'un pas pésant la provision de l'Hyver, & leur marche est accompagnée de chanson que dicte la joie.

22. Quand la triste Automne fait tomber les feuilles fanées, & que l'air plus frais s'enveloppe dans

des brouillards épais , le sein de la Terre se pare d'une décoration nouvelle. Pauvre en éclat & en fleurs , elle est riche en productions utiles. L'agréable coup d'œil du Printems cède à des biens plus solides. Les fruits brillent à la place des fleurs ; des pommes d'or , parsemées de raies pourprées , font plier la branche étayée pour s'approcher de la bouche ; la Poire parfumée , & les Prunes aussi douces que le miel , invitent la main du maître , & l'attendent sur l'arbre.

23. L'Automne ne couronne pas ici les côteaux de ses vignes , on n'y presse point des grappes foulées un jus qui fermente. La Terre ne présente à la soif que des fontaines ; aucune liqueur artificielle ne vous précipite dans le tombeau ! Ne vous plaignez pas , peuples heureux , vous gagnez en paroissant perdre. Ce n'est pas d'un bien ni d'une boisson nécessaire , c'est d'un poison que vous êtes privés.

La bienfaisante nature a défendu le vin aux bêtes, l'Homme seul en boit, & devient brute. Le Destin qui s'intéresse pour vous, a caché à vos yeux le chemin qui vous conduiroit à la ruine.

24. Votre Automne ne manque pas de trésors, que l'industrie & la vigilance vous font trouver sur les montagnes les plus élevées. Dès l'aube du jour, quand les broüillards tombent, le chasseur fait retentir son Cor & appelle l'Echo, l'enfant des rochers. Là, un Dain timide, à qui la peur donne des aîles, franchit d'un saut le vaste intervalle de deux rochers. Un plomb rapide arrête la course d'un Chamois agile; un Chevreuil léger fuit, chancelle & va tomber. Les cris de la meute, l'éclat mortel du métal raisonne dans les Vallons contournés, & fait retentir les bois.

25. Pour ne pas être surpris par l'Hyver, le peuple laborieux tire
B

du lait le pain des Alpes. Ici le lait s'épaissit sur la braise ardente , il se condense , & se change en huile figée. Une liqueur acide sépare l'eau de la graisse. Ici l'on cuit la seconde prise du lait pour les pauvres , & là le nouveau Fromage prend sa forme dans un cercle de bois. Tout le ménage y prête la main ; on auroit honte de ne pas s'occuper , il n'est point d'esclavage plus pénible que l'oisiveté.

26. Lorsque la Terre est entermée sous le froid , que les vallons sont couverts de glace, & les montagnes de neige : que les champs épuisés se reposent pour une nouvelle récolte , & qu'une digue de crystal arrête le cours des eaux , le Berger se retire dans sa cabane chargée de neige : la fumée des pins résineux y noircit les poutres desséchées ; un doux repos le dédommage de la peine qu'il a souffert , les jours s'écoulent sans souci au milieu des jeux , & lorsque ses voisins s'assembloient au tour du foyer,

leurs entretiens méritent l'attention d'un Philosophe.

27. Un Berger apprend à la compagnie à prévoir le tems que les nuages nous préparent , il prédit la route des vents & des tempêtes , & il voit de loin l'orage qui s'approche. Il connoît l'influence de la Lune , & l'effet de ses couleurs , il distingue les menaces d'un brouillard , qui sort d'une montagne avec le jour. Il compte dès le Printems les gerbes d'une moisson éloignée , & pendant que tout le monde est occupé à faucher , il s'arrête pour éviter une pluie prochaine. Il est l'oracle du hameau , sa décision inspire de la confiance , & l'expérience lui tient lieu de mille livres.

28. Un jeune Berger accorde sa lre , & l'accompagne d'une chanson nouvelle , un doux transport l'anime , la nature & l'amour lui inspirent une flamme secrète qui brûle dans le cœur , & que l'art ne

B ij

Edm. Rouille

20 LES ALPES.

fauroit imiter. L'étude n'a point de part à ses Eclogues, son génie convient à son état, & sa chanson dépeint son génie; les moutons sont l'objet de ses vers, & sa Muse parle comme sa Bergere. Le cœur lui dicte ce qu'il chante, sa Belle est son Apollon. C'est le sentiment qui fait la poésie, & non pas des sons mesurés.

LE MAGASIN PITTORESQUE

FONDÉ ET PUBLIÉ PAR

M. A. LACHEVARDIERE;

RÉDIGÉ, DEPUIS LA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

QUATORZIÈME ANNÉE.

1846.

Prix du volume broché. . . 5 fr. 50 cent.
relié. . . . 7 fr.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

LIVRAISONS ENVOYÉES SÉPARÉMENT TOUTS LES SAMEDIS.		LIVRAISONS ENVOYÉES RÉUNIES UNE FOIS PAR MOIS.	
PARIS.	DÉPARTEMENTS.	PARIS.	DÉPARTEMENTS.
Prix :	Franco par la poste.	Prix :	Franco par la poste.
POUR SIX MOIS. 3 f. 80 c.	POUR SIX MOIS. 4 f. 80 c.	POUR SIX MOIS. 2 f. 60 c.	POUR SIX MOIS. 3 f. 60 c.
POUR UN AN. . 7 f. 50 c.	POUR UN AN. . 9 f. 50 c.	POUR UN AN. . 5 f. 20 c.	POUR UN AN. . 7 f. 20 c.

ALBERT DE HALLER.

p. 164

Albert de Haller, illustre comme savant et comme poète, naquit le 16 octobre 1708, à Berne, où son père était avocat au Conseil des deux cents. Dès ses premières années, il donna des preuves remarquables de son amour pour l'étude. A neuf ans, il interprétait à livre ouvert le texte grec du Nouveau-Testament. Au même âge, il entreprit un vocabulaire hébreu et grec, une petite grammaire chaldéenne, et il fit de nombreux extraits des œuvres biographiques les plus estimées. Bientôt son aptitude pour les sciences naturelles se manifesta avec une telle évidence que ses parents, disposés d'abord à le destiner au ministère du saint Évangile, le laissèrent entièrement libre de suivre la carrière de la médecine.

p. 167

Quelques mois avant sa mort, Haller fit prier un jeune pasteur M. Wittenbach, de venir auprès de lui pour l'entretenir de pensées religieuses : M. Wittenbach se troubla et lui dit : Comment oserai-je, moi, jeune homme, devant le grand Haller... — Supposez, répondit Haller, que vous ayez devant vous une pauvre vieille femme, et priez avec moi comme vous prierez avec elle. Il n'y a que la prière la plus simple qui me fasse du bien.

Il mourut entouré de sa famille, le 12 décembre 1777.

PARIS,

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,

RUE JACOB, N° 30,

PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS.

M DCCC XLVI

cine. Il se rendit à l'Université de Tubingue, en 1723, et il y fit de rapides progrès dans la botanique et l'anatomie. Mais il prit en dégoût la vie des étudiants. L'un de ses camarades étant ivre, tua sous ses yeux une fille d'auberge. D'autres firent boire à un garde de nuit une si grande quantité d'eau-de-vie, que le pauvre homme en mourut. Ces scènes affreuses lui rendirent la société de ses condisciples insupportable. Il partit, en 1725, pour la ville de Leyde, où le célèbre Boerhaave occupait la chaire de médecine. Dans cette université, les mœurs des étudiants étaient toutes différentes : il trouva parmi eux ce qu'il cherchait, des habitudes studieuses et paisibles. En 1727, il fut reçu docteur. Il entreprit alors une excursion scientifique en Europe. Après un séjour laborieux à Londres, il vint à Paris où il fit de nouvelles études sous Le Dran, habile anatomiste ; il fut admis à prendre part à la pratique dans l'hôpital de la Charité. Le jour, il observait ; la nuit était employée à la dissection des cadavres. Ces veillées déplurent à un de ses voisins, qui les dénonça à la police ; cette circonstance précipita le départ de Haller. A Bâle, il étudia les mathématiques et l'astronomie sous la direction de Bernoulli. Il entreprit ensuite un long voyage d'exploration, à pied, dans les diverses parties de la Suisse. Il recueillit une immense quantité de plantes et de minéraux, et fit de justes et savantes conjectures sur l'élévation de l'atmosphère, la direction et la force des vents, la chaleur dans les vallées, le plus ou moins d'abondance des sources, les eaux thermales, etc. En même temps, il s'abandonnait à son admiration pour les sublimes tableaux qui se déroulaient sous ses yeux, et, recueillant ses inspirations, il composait son poème allemand des *Alpes*, qu'il publia plusieurs années après. La Suisse était alors presque inconnue au reste de l'Europe : ce fut une des causes de l'immense et rapide succès qu'obtint l'œuvre poétique du jeune savant. Les *Alpes* furent traduites en français, en anglais, en italien et en latin ; on en a publié vingt-deux éditions allemandes. Haller parvint ainsi, presque dès le commencement de sa jeunesse, à un grand renom dans les lettres qui, plus tard, a pâli devant celui qu'il mérita dans la science. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il revint se fixer à Berne : il y exerça la médecine, donna des leçons d'anatomie, et soutint publiquement diverses dissertations littéraires et historiques. On lui refusa une place de médecin à l'hôpital de l'Isle, et on lui accorda celle de bibliothécaire de la ville. En 1736, George II, qui venait de fonder l'Université de Göttingue, fit proposer à Haller la seconde chaire de médecine : elle embrassait l'anatomie, la chirurgie et la botanique. Après quelques hésitations, Haller accepta. Il avait épousé, en 1731, une jeune bernoise, Marianne Wyss : il se mit en route avec elle et leurs trois enfants. A Göttingue, leur entrée fut marquée par un déplorable accident. Dans une rue dépourvue, leur voiture versa. Marianne Wyss, blessée mortellement, expira quinze jours après. Cet irréparable malheur porta le désespoir dans l'âme de Haller, et lui fit sentir profondément la misère et l'instabilité de la vie. Sous ces impressions, il commença un journal de pensées intimes, que sa mort seule a interrompu. Lorsqu'il en écrivit les premières lignes, il n'avait encore que vingt-huit ans. Le début de ce recueil, d'une moralité austère, consacre la pensée qui l'a inspiré : « Veuille le Dieu de miséricorde donner sa bénédiction à toutes mes entreprises ! J'ai éprouvé une bien grande tristesse à la mort de Marianne, ma femme bien aimée... Cette douleur a réveillé ma conscience... Je m'effraye des suites terribles d'une vie privée de sanctification, et je veux chercher à devenir meilleur. Jusqu'à présent j'ai bien senti en moi-même quelque chose qui désirait le perfectionnement de mon âme ; mais c'était sans véritable amour de Dieu, sans émotion, sans haine du péché, sans tristesse... » Dix-huit mois après la mort de sa femme, Haller perdit son fils aîné. Cette nouvelle épreuve lui fit désirer de quitter Göttingue et de retourner dans sa patrie : mais le gouvernement hanovrien

employa pour le retenir un moyen ingénieux et touchant. On apprit qu'un M. Huber, auquel Haller s'était vivement attaché, se trouvait à Bâle : des propositions avantageuses lui furent faites pour l'engager à venir se fixer à Göttingue : il arriva, et cette surprise, ménagée avec délicatesse, toucha le cœur de Haller. L'amitié fortifia son courage, et, grâce à elle, il occupa pendant dix-sept ans la chaire qui lui avait été confiée (1). Ses travaux scientifiques à Göttingue le classèrent d'une manière définitive parmi les premiers savants de l'Europe. Il fonda dans cette ville un théâtre anatomique, un jardin botanique, une école de dessinateurs, une église réformée. « On a peine à concevoir, dit Cuvier, la rapidité avec laquelle il put, au milieu de ces travaux et de son triple enseignement, faire paraître tant d'ouvrages, de commentaires, d'éditions d'auteurs avec des préfaces, se livrer à tant de discussions polémiques, et en même temps recueillir les matériaux d'ouvrages plus considérables et plus impor-



(Albert de Haller.)

tants qu'il a rédigés et publiés après sa retraite. C'est à Göttingue que Haller fit imprimer ses commentaires sur les leçons de Boerhaave, son énumération des plantes de la Suisse, ses planches d'anatomie, ses expériences sur la respiration, ses premiers éléments de physiologie, ses expériences sur la sensibilité, sur l'irritabilité et sur le mouvement du sang, sans parler d'une multitude étonnante de mémoires et de dissertations sur des sujets plus particuliers. Il eut la plus grande part à la création de la Société royale de Göttingue dont il fut nommé président perpétuel, ainsi qu'à la rédaction

(1) Voy. l'excellent livre consacré à la mémoire de Haller, par madame ***. Paris, Delaunay, 1846, 2 vol.

tion d'un journal littéraire que cette société publia, et qui se soulevait encore avec éclat. On assure que Haller y a inséré plus de quinze cents articles sur des sujets de tous les genres. »

Frédéric le Grand voulut attirer Haller à Berlin ; mais le savant professeur avait le projet de retourner dans sa patrie. Il quitta Göttingue après y avoir professé pendant dix-sept ans, et il rentra, en 1745, à Berne où il avait été nommé, quoique absent, membre du conseil souverain. Ses compatriotes lui confièrent ensuite la direction des salines de Bex. Durant cette charge, il habita le château de Roche, et reprit ses courses botaniques dans les montagnes du canton de Vaud. Il parvint à simplifier l'exploitation des salines et à en réduire les frais, à faire dessécher des marais, à créer des plantations considérables ; partout son passage fut marqué par de précieuses améliorations.

Il exerça plusieurs magistratures importantes. Un jeune homme étant venu solliciter près de lui une charge, répondit aux questions de Haller qu'il avait peu de science, mais qu'il espérait suppléer aux connaissances qui lui manquaient à l'aide du bon sens. « Prenez garde à ce que vous dites, jeune homme, s'écria Haller : sur cent hommes savants, il s'en trouve à peine un qui ait du bon sens : c'est de toutes les qualités la plus rare et la plus précieuse. »

Sa bienfaisance égalait son désintéressement. Un jour il écrivit à un comte italien, auquel il avait demandé inutilement, dans une première lettre, quelques secours pour un étranger : « Vous portez le titre de comte, qui équivaut à celui de lord, et vous êtes surpris qu'un ami pauvre ait recours à vos libéralités ; rappelez-vous que l'origine de ce mot est bien glorieuse, et signifiait autrefois, en anglo-saxon, un homme qui donne du pain à d'autres, pour faire allusion à la charité et à l'hospitalité des anciens nobles. »

Ce fut après son retour à Berne que Haller publia sa grande histoire des plantes de la Suisse, comprenant 2 486 plantes décrites avec exactitude et clarté. Il s'était fait aider pour ce travail par des gardes forêts et par des chasseurs de chamois qu'il chargeait de lui recueillir des plantes pendant leurs excursions sur les montagnes.

Ce fut encore à Berne que Haller fit imprimer sa grande *Physiologie*, le plus célèbre de ses ouvrages, et ses *Bibliothèques d'anatomie, de médecine et de chirurgie*.

Vers ce temps, le roi de Prusse fit proposer à Haller la place de chancelier de l'Université de Halle, vacante par la mort du célèbre Wolf. Le comte Orloff vint lui offrir, de la part de l'impératrice Catherine, la présidence de l'Académie de Saint-Petersbourg. Le roi d'Angleterre, George III, lui écrivit, en 1764, pour lui demander instamment de revenir à Göttingue. Ce fut alors que le sénat de Berne rendit un décret par lequel Haller fut mis « en réquisition perpétuelle pour le service de la patrie. » A cette occasion, Haller écrivit à son ami, le célèbre docteur Tissot : « Leurs Excellences, au nombre de cent cinquante-sept, ont unanimement résolu de me garder à leur service, sur une représentation faite par le conseil secret au sénat. Ils m'ont aussi envoyé 1 000 livres de pension. Il ne faut pas regarder à la somme qui est peu proportionnée, mais à la nouveauté du fait. Me voilà donc fixé dans ma patrie : cette petite somme aidera à me faire passer plus commodément le reste de mes jours, et je serais plus heureux encore si les affaires publiques ne m'enlevaient pas un si grand nombre d'heures. »

L'activité de Haller était telle qu'un jour, s'étant cassé le bras droit, il se mit à écrire de la main gauche, avant que le chirurgien fût arrivé pour le panser. Déjà bien avancé en âge, il fit une chute grave et craignit que sa mémoire n'en fût affaiblie : afin de se rassurer, il écrivit sur-le-champ les noms de tous les fleuves qui se jettent dans l'Océan, et ne fut satisfait qu'après avoir vérifié qu'il n'en avait oublié aucun.

Rappelons que Haller est l'auteur de plusieurs articles importants dans le supplément de l'Encyclopédie, et qu'il a

écrit différents ouvrages d'imagination, entre autres deux romans historiques.

Bonstetten a écrit sur cet homme célèbre quelques pages intéressantes. « Rien de plus beau, dit-il, que son regard à la fois perçant et sensible. Le génie brillait dans ses beaux yeux. C'était de tous les hommes que j'ai connus, le plus spirituel et le plus aimable ; son immense savoir avait la grâce de l'impromptu. Il vivait habituellement dans sa vaste bibliothèque où on le trouvait presque toujours seul, écrivant ; un jour que je l'y visitai, j'eus avec lui une conversation sur le libre arbitre. Tout en me parlant, il continuait d'écrire. On apporta les papiers anglais ; le voilà à lire ces papiers sans quitter la plume ni la conversation. Je fus si étonné que, lorsqu'il eut fini sa gazette, je la pris et lui demandai la permission de l'interroger sur le contenu de quelques articles : il avait tout retenu. — La dernière femme de Haller était une savante allemande ; ni elle, ni son mari, qui avait huit enfants, deux de sa première femme, ne s'embarrassaient de l'éducation ostensible de leur nombreuse famille, et, néanmoins, malgré cette négligence, tous furent plus ou moins distingués par leur esprit, leur amabilité ou leur mémoire ; on a dit que chacun d'eux avait reçu une des qualités marquantes de son père ; ils se sont tous fait remarquer par une grande originalité. — En revenant de mes voyages, j'allai le voir ; c'était en automne, à l'entrée de la nuit. Je le trouvais, comme toujours, seul et écrivant. Il me demanda quels livres j'avais apportés de l'Angleterre : je les lui nommai. Quand je pris congé de lui, il me pria de les lui envoyer. Je lui adressai aussitôt deux volumes : mais bientôt on revint avec une corbeille, en me priant de la remplir : il était affamé. — J'ai vu Haller pour la dernière fois au mois d'août 1777, l'année de sa mort. Le sentiment de la prochaine disparition de ce météore, les regrets de voir mourir ce grand homme donnaient à la soirée que je passai près de lui le caractère d'un magnifique coucher du soleil dans un désert. »

Un passage emprunté à Vicq d'Azyr complète ce portrait : « Haller couchait dans sa bibliothèque et, quelquefois, il y passait plusieurs mois sans en sortir ; il y prenait ses repas et, lorsque sa famille s'y rendait pour les partager avec lui, il réunissait tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Son amour excessif pour l'étude avait influé non seulement sur son caractère, mais encore sur tout ce qui l'environnait ; sa maison était devenue le sanctuaire des sciences. Des élèves qui travaillaient en grand nombre sous ses yeux, dans sa bibliothèque et dans son amphithéâtre ; ses enfants, madame de Haller elle-même, qui avait appris à dessiner et à peindre afin de se rendre utile ; ses amis et ses concitoyens se faisaient un devoir de contribuer à ses travaux. Cette impulsion s'était communiquée de proche en proche : lui seul recueillait tout, suffisait à tout et animait tout. »

Un voyageur suédois, Bjornstæhl, rend ce témoignage sur Haller : « Il serait aussi difficile de dire ce qu'il ne sait pas que ce qu'il sait. Je l'ai trouvé aussi versé dans les connaissances que je supposais lui être peu familières, que dans les branches où il est passé maître. Il connaît aussi bien l'histoire de la Perse et de la Chine que celle des royaumes du Nord. Je lui ai présenté diverses questions que je croyais difficiles à résoudre : il répondait avec une telle promptitude, que j'ai renoncé à chercher le fond de sa science. Il connaît tous les auteurs et les orateurs suédois : notre politique lui est familière... Sa bibliothèque ne contient aucun dictionnaire des langues modernes qu'il possède à merveille : lui-même est un dictionnaire vivant : sa mémoire est quelque chose d'inouï, sa raison et sa pénétration sont incroyables, et son cœur excellent. »

Haller était né avec peu de fortune : il n'en laissa qu'une très médiocre à ses enfants. Sa bibliothèque lui avait coûté beaucoup : elle contenait à sa mort 25 000 volumes qui, après avoir passé dans les universités de la Lombardie, sont venus enrichir la Bibliothèque royale de Paris.

(voir fin à la page de tête).